

# Classique : le mercato s'envole



À l'image du pianiste star Lang Lang qui aurait été débauché pour 3 millions de dollars en 2010 (*notre photo*), le ténor vedette Jonas Kaufmann quitte son label pour Sony. Enquête sur ces transferts plus fréquents qu'on ne le croit dans un secteur stressé par la crise. Où les jeunes talents se voient presque autant courtisés que les artistes connus.

# Un « Alceste » hors style

**OPÉRA** Olivier Py signe au Palais Garnier un spectacle d'un esthétisme accompli mais qui manque d'émotion.



Pierre-André Weitz a conçu une scénographie d'une simplicité classique fidèle à la tragédie épurée de Gluck. PONTET/WIKISPECTACLE

CHRISTIAN MERLIN

Trois spectacles en trois mois à Paris ! Olivier Py a du pain sur la planche. Pour le premier, l'*Alceste* de Gluck, il signe une production d'un esthétisme accompli mais qui manque d'émotion. On ne peut qu'admirer la façon dont, avec son alter ego le scénographe Pierre-André Weitz, il parvient à adapter son système du décor mouvant à l'espace et au temps propres à chaque œuvre. Ici, point de prolifération baroque ou d'outrance expressionniste, mais la noble simplicité classique propre à la tragédie épurée de Gluck.

Les robes et costumes noirs contemporains relèvent plus d'une abstraction intemporelle que d'une véritable actualisation, l'ensemble est placé sous le signe de l'hommage à l'opéra et au spectacle, avec ce que cet univers a d'éphémère : on commence avec la façade du Palais Garnier, on termine sur un rideau de théâtre, l'orchestre monte sur scène au dernier acte et Hercule est un illusionniste en chapeau haut-de-

forme. Le caractère transitoire de l'existence, ce sont ces dessins et inscriptions à la craie sur tableau noir, qu'une fascinante équipe de quatre dessinateurs efface au fur et à mesure que l'on passe d'une scène à l'autre. Cet esthétisme est formidablement séduisant mais n'en a pas moins tendance à devenir systématique, au détriment de la sensibilité naïve mais noble qui se dégage des personnages de Gluck.

## Une attente déçue

Autant la direction de Marc Minkowski nous paraît unidimensionnelle dans Mozart, autant elle tire tout le suc de Gluck, où le chef et ses Musiciens du Louvre sont chez eux, avec ce mélange de clarté classique et d'ampleur préromantique, de tonicité et de drame qui permettent d'échapper au risque de l'amidon et de respirer avec le texte. Pas de Roberto Alagna en Admète, on le sait depuis quelques mois déjà, mais Yann Beuron : gageons que la star aurait eu une lumière dans la voix et un souffle lyrique qui faisaient défaut ici, mais aurait-il eu cette pureté du style et cette discipline musicale ? Jean-François Lapointe est parfait (mais l'a-

t-on jamais connu autrement ?), Franck Ferrari donne un formidable relief à ses quelques répliques, les trois anciens de l'Atelier lyrique Marie-Adeline Henry, Stanislas de Barbeyrac et Florian Sempey font honneur au jeune chant français. Tout serait pour le mieux si l'on n'avait à ce point été déçu par celle que tout le monde attendait : Sophie Koch, pour sa prise de rôle en *Alceste*, dans un emploi qui fut jadis le cheval de bataille des grandes tragédiennes lyriques.

À vrai dire, rien n'allait ce soir de première. Contre-performance ou incompatibilité, toujours est-il que la tessiture lui semblait inconfortable, non pas tant à cause de l'aigu que de graves inaudibles, un paradoxe pour notre mezzo. La diction française est floue, le chant n'a pas la fermeté de conduite, les lignes nobles et proportionnées du chant classique : on est hors style, ce dont l'incarnation ne peut que pâtir. Autrefois, chanter Wagner et Gluck était une évidence : cela n'irait-il plus de soi ? ■

**Au Palais Garnier jusqu'au 7 octobre.**

**Tél. : 08 92 89 90 90. Diffusion en direct sur France Musique le 28 septembre.**